

Robert de Sicile

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Ceci est une vieille légende du Moyen Âge.

On raconte qu'il y avait un roi de Sicile nommé Robert, frère du grand Pape qui régnait alors à Rome et de l'Empereur qui gouvernait l'Allemagne. C'était un roi égoïste et orgueilleux, beaucoup plus préoccupé de ses plaisirs que des besoins de son peuple.

Un jour, Robert de Sicile était assis dans sa chapelle, sous un dais magnifique, et revêtu de ses vêtements royaux ; ses courtisans l'entouraient. Le chœur chantait les répons ordinaires, en latin, et les belles voix pures s'élevaient sous les hautes voûtes. Le roi remarqua que certaines phrases revenaient plus souvent que d'autres, comme un refrain. Il se tourna vers un clerc qui était à son côté et lui demanda ce que signifiaient ces paroles, car il ne savait pas le latin.

— C'est un verset du Magnificat, répondit le clerc, et cela signifie :

« Il a renversé les puissants de leurs trônes,
Et Il a élevé les humbles. »

— Il est heureux que ces paroles aient été écrites en latin, dit le roi avec colère, car j'aurais puni celui qui aurait osé les dire ! Qui pourrait me renverser de mon trône ?

Et il s'appuya contre le dossier doré avec un rire méprisant.

Le service était long, et le roi s'endormit. Il dormit longtemps, et, quand il se réveilla, il était seul dans l'église silencieuse et sombre. Lui, le roi, avait été laissé tout seul dans l'église ! Il écumait de surprise et de rage, et, trébuchant parmi les sièges, il atteignit la porte et frappa rudement, en appelant ses serviteurs.

Le vieux sacristain entendit du bruit dans l'église et crut que c'était quelque ivrogne qui s'était endormi pendant les vêpres. Il vint à la porte, et cria :

— Qui est là ?

— C'est moi, le roi ! Ouvrez ! cria du dedans une voix furieuse. Ouvrez !

— C'est un fou, pensa le sacristain effrayé.

Il ouvrit la porte avec précaution. Un homme en vêtements sales et déchirés, avec une chevelure en désordre et une figure pâle, sortit en courant. Le sacristain ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu, il le suivit des yeux avec étonnement.

Dans ses haillons, sans coiffure et sans manteau, ne sachant pas ce qui lui était arrivé, le roi Robert se précipita vers la grille de son palais, repoussa les serviteurs étonnés, et grimpa les escaliers avec une rage folle, vers la chambre d'où sortaient les voix de ses courtisans. Hommes et femmes essayèrent de l'arrêter sans y parvenir. Il marcha droit à la salle des banquets.

La grande salle était toute brillante de lumières et de fleurs ; les tables étaient couvertes de mets recherchés ; les courtisans, en riches vêtements de fête, riaient et causaient, et, au bout de la table, sur un trône, était assis un roi. Sa figure, sa taille, sa voix, étaient celles de Robert de Sicile ; aucun être humain n'aurait pu en douter. Il était revêtu des habits royaux ; il avait sur sa tête la couronne royale et à son doigt brillait

l'anneau royal. Robert, demi-nu, se tenait plein de rage devant le trône et regardait avec stupeur cette image de lui – même.

Le roi le regarda.

— Qui es-tu, et que fais-tu ici ? demanda-t-il, et quoique sa voix fût celle de Robert, elle avait un timbre profond, comme une cloche.

— Je suis le roi, cria Robert de Sicile. Je suis le roi et toi, tu es un imposteur !

Les courtisans tirèrent leurs épées. Ils auraient tué ce fou qui insultait leur roi, mais celui-ci étendit la main et les arrêta. Il regarda Robert dans les yeux, et dit :

— Non pas le roi, mais le bouffon du roi. Tu porteras le bonnet et la marotte, et tu amuseras mes courtisans. Tu seras le serviteur de mes serviteurs ; et tu auras pour compagnon le singe du bouffon.

Avec des rires et des plaisanteries, les seigneurs chassèrent Robert de la salle du banquet ; avec des rires et des plaisanteries, les serviteurs le poussèrent dans la salle des gardes, et, là, les pages le revêtirent du costume de bouffon. C'était comme un rêve terrible ; il ne pouvait pas le croire, et il ne pouvait pas comprendre ce qui lui arrivait. Il s'endormit dans le chenil et, quand il se réveilla le lendemain matin, il crut avoir eu un cauchemar, mais il sentit la paille sous sa joue et vit qu'il était dans l'étable, avec le singe tremblant à ses côtés. Robert de Sicile était un bouffon, et personne n'aurait voulu le reconnaître pour le roi.

Trois longues années passèrent. La Sicile était heureuse et toutes choses allaient bien sous le roi qui n'était pas Robert. Robert était toujours le bouffon de la cour, et son cœur devenait tous les jours plus dur et plus amer. Plusieurs fois, durant les trois années, le roi qui avait sa figure et sa voix l'avait fait venir auprès de lui, alors que personne d'autre ne se trouvait là, et lui avait demandé, en le regardant dans les yeux : « Qui es – tu ? »... Mais, chaque fois, Robert avait relevé fièrement la tête, en répondant : « Je suis le roi ! » et le regard de l'autre roi était devenu triste et sévère.

À la fin des trois années, le Pape invita ses frères, l'Empereur d'Allemagne et le Roi de Sicile, à venir le voir dans la grande ville de Rome. Le Roi de Sicile s'y rendit avec une longue suite d'hommes à pied et à cheval...

Jamais on n'avait rien vu de si brillant ; les courtisans en merveilleux habits de soie et de velours, et les serviteurs portant les superbes présents destinés au Pape. Et, tout à la fin, venait Robert le bouffon. Son cheval était vieux et laid, et le singe chevauchait en croupe. Dans les villages, chacun le montrait du doigt en riant.

Le Pape reçut ses frères et leur cour sur la grande place, devant Saint-Pierre. Avec de la musique, et des fleurs, et des oriflammes, il donna l'accolade à son frère, le Roi de Sicile. Au milieu des réjouissances, le bouffon fendit la foule, et vint se jeter aux pieds du pontife :

— Regardez-moi ! s'écria-t-il. Je suis votre frère, Robert de Sicile ! Cet homme est un imposteur ; il m'a volé mon trône ; je suis le roi Robert !...

Le Pape regarda le pauvre bouffon avec pitié, et l'Empereur d'Allemagne se tourna vers le Roi de Sicile et lui dit : « N'est-il pas dangereux pour vous, mon frère, de garder un fou comme bouffon ? » Et Robert fut repoussé au dernier rang des serviteurs.

C'était la Semaine Sainte. Le Roi et l'Empereur assistaient tous les jours aux vêpres dans la cathédrale. Les services semblaient plus beaux et plus purs que d'habitude, et le peuple de Rome s'en aperçut et dit : « Il semble qu'un ange passe. » Mais personne ne savait pourquoi. Et quand le jour de Pâques arriva, et que, dans la

grande basilique pleine de fleurs et d'encens, le peuple se tint agenouillé, écoutant le chant des psaumes, il leur sembla qu'ils ne les avaient jamais trouvés si beaux.

Robert alla aussi aux vêpres et s'assit à la plus humble place, et, de nouveau, il entendit les chœurs qui répétaient le Magnificat :

« Il a renversé les puissants de leurs trônes,
Et Il a élevé les humbles. »

Et, comme il écoutait, son cœur se fondit enfin. Il sentit, lui aussi, cette étrange et solennelle présence. Il pensa à sa méchanceté, se souvint de son égoïsme et de son orgueil d'autrefois, et ce soir-là, sur son lit de paille, il pleura, non à cause de sa puissance perdue, mais à cause de ses mauvaises actions.

Les fêtes se terminèrent, et le Roi de Sicile revint dans son royaume, avec toute sa cour. Robert le bouffon revint aussi.

Le soir de leur arrivée, il y eut un service spécial d'actions de grâces dans la chapelle royale, et, après le service, les moines et les clercs restèrent dans la chapelle pour chanter. Le son de leurs voix arrivait jusque dans la salle des banquets où le Roi était assis en grande pompe, recevant ses sujets. Il les renvoya tous, disant qu'il désirait être seul, mais il garda le bouffon. Et quand tout le monde fut parti, le roi regarda Robert dans les yeux, et lui dit : « Qui es-tu ? »

Robert de Sicile baissa la tête :

— Tu le sais, dit-il ; moi, je sais seulement que je suis un pécheur.

Alors, il entendit les voix des moines et des clercs qui chantaient :

« Il a renversé les puissants de leurs trônes,
Et il a exalté les humbles. »

Mais, soudain, les voix éclatèrent en chants joyeux, une lumière dorée remplit la salle, et Robert, levant les yeux, vit la figure du Roi rayonnant d'une clarté céleste et, comme il tombait à genoux, il entendit le Roi lui dire :

— Je suis un ange, et toi, tu es le roi !

Et Robert de Sicile se trouva seul, revêtu de ses vêtements royaux, portant sa couronne et son anneau. Il était Roi. Et quand ses courtisans revinrent, ils trouvèrent leur Roi agenouillé en silence devant le trône.

D'après le poème de LONGFELLOW.